

LE PÈRE LAFITTE, DIRECTEUR DE CONSCIENCE

Raymond Saint-Jean s.j.

Il est des hommes qui ne devraient pas mourir ! Pierre Lafitte est de ce nombre. Certes, il est immortel comme tout être humain et en plus comme académicien ! Il l'est surtout dans le souvenir de ceux qui l'ont connu et aimé. Quant à moi, je n'ai jamais renoué avec un être aussi exceptionnel. Pour esquisser de lui un portrait du directeur de conscience, le plus simple est de partir de quelques CONSTATATIONS. Ces constatations invitent à chercher certaines EXPLICATIONS. Les explications ne sont convaincantes que si on atteint les FONDATIONS, le secret de l'être. Pas facile avec ce prêtre réservé et pudique, apparemment distant, à la bonne humeur permanente, qui sans doute ne s'est jamais pris au sérieux.

1. QUELQUES CONSTATATIONS

Entre 1940 et 1947 où je fréquentais le Petit Séminaire d'Ustaritz dont je garde un souvenir impérissable, avec sa spacieuse façade tournée vers la vallée de la Nive, l'abbé Lafitte s'égayait autour de la cinquantaine. Professeur de français et de basque en troisième, c'est à lui que je dois le goût du style littéraire, la passion pour la poésie. Il était capable de tenir en haleine au moins la partie de la classe la plus intéressée, en lisant intégralement, en plusieurs séances, le *Cinna* de Corneille, l'*Annonce faite à Marie* de Claudel. Il nous apprenait aussi des chansons comme "Aldapeko sagarraren adarraren punttan, punttaren punttan, xoria dago abeslari" ! Je ne les ai jamais oubliées et les fredonne souvent sous les lointains tropiques. Moyens d'accrochage précieux pour un père spirituel.

Lorsque la houle en classe devenait trop bruyante, il s'indignait et prononçait la sentence avec un accent mille fois imité : « Monsieur Untel et son voisin de gauche, vous me ferez quatre heures de coin (pause) chacun ! » Hilarité générale, vite réprimée. La sanction n'étant pas notée sur un carnet, nous savions qu'elle serait oubliée et que les délinquants s'en tireraient à bon compte. On devinait un cœur d'or qui devait se faire violence pour maintenir la discipline. Cette indulgence bonhomme exerce de l'attrait.

Il avait la réputation de ne pas être trop regardant dans la correction des copies. La légende raconte que lorsque le gros paquet des quarante grimoires échouait dans sa chambre, il déversait les copies sur le plancher, quand il avait un moment et les prenait au hasard, l'une à la suite de l'autre. C'était le classement ! Ce sont là sûrement des récits apocryphes. Ils révèlent tout de même un brin de vérité : Pierre Lafitte croyait à la valeur de chacun et ces classements scolaires ne l'intéressaient pas.

Bien qu'on ne sût pas alors que pendant son enfance il était chétif et malingre, traînant un petit air de "crevé", il avait une réputation confirmée de marcheur. Aumônier des scouts et des routiers, les promenades avec lui se transformaient en longues randonnées. Il arrivait harassé au bas de la colline. Les élèves déjà sur la cour attendaient son apparition et s'écriaient en chœur : « Tu arrives, Pierrot ? » — « Oui, oui, j'arrive et taisez-vous ! ». Avec l'accent inimitable et toujours imité. L'interpellation et la réponse le classaient unanimement dans la catégorie des braves types.

Lorsqu'il fut question pour moi de répondre à la vocation missionnaire, je trouvai en lui un précieux conseiller. Il me fit découvrir les Jésuites dont je n'avais aperçu la moindre silhouette. Il me fit lire *La vie du Père Léonce de Grandmaison* par le Père Lebreton et les *Ecrits spirituels* de celui qui composa la merveilleuse prière : « Sainte Marie, Mère de Dieu, gardez-moi un cœur d'enfant, pur et transparent comme une source... ». Il présenta aux philosophes le célèbre *Jésus-Christ* du Père Léonce. Initiations qui ont laissé des traces indélébiles.

On savourait ses prédications, quand c'était son tour à la chapelle, certain d'avance qu'elles seraient originales. Rien à voir avec l'éloquence majestueuse de Bossuet. Plutôt des récits qui se voulaient à la portée des jeunes et faisaient rire souvent beaucoup plus que pleurer. Il lui était impossible de parler cinq minutes sans provoquer le rire, à moins évidemment que le sujet fût sépulcral. Les saints humoristes comme Philippe de Néri, ami de Saint Ignace, étaient ses compagnons.

Il avait le don d'ouvrir des horizons, la capacité de répondre à n'importe quelle question, grâce à une érudition jamais prise en défaut. Les jeunes admiraient cette encyclopédie ambulante, l'un des premiers experts de la littérature basque, familier des plus importants auteurs français, qu'il savait faire goûter. Il écoutait avec un air sérieux et concentré, détendait l'atmosphère par quelque histoire drôle. Foncièrement gai, il prisait les récits pittoresques, avec quelques pincées d'affabulation. Rien n'était banal avec lui. Il aimait l'inattendu, le curieux, le burlesque.

Dès lors, les jeunes allaient le trouver volontiers. On se demande même où il trouvait le temps de rester disponible à ce flot continu de visiteurs. Les élèves apprécient ce qui est vrai et sincère. Le Père Lafitte était tout droit, transparent comme une source, sans replis, sans retraits, sans façon, sans ma-

nière. Les jeunes sentaient chez lui de l'affection pour eux, une affection retenue, mais pas moins authentique.

Il n'a jamais vieilli mais a conservé jusqu'au bout son grand coeur juvénile. Quand je passais en France pour des congés de loin en loin, je ne manquais pas de gravir la colline du collège, attiré par François Xavier, le missionnaire basque et par Pierre Lafitte, toujours dans son bureau, émergeant au milieu de monticules de livres, prêt à répondre aux questions que je posais.

Ce sont ces traits et d'autres qui attiraient à lui. Le contraire d'un poseur. Un naturel comique et une très riche humanité qu'on devinait chez lui mais dont on ignorait la source.

2. QUELQUES EXPLICATIONS

Comment expliquer un tel rayonnement, un attrait si constant exercé sur la jeunesse ? Est à mettre au premier rang une intelligence hors du commun qui permettait au loustic de dix ans de critiquer le latin que prétendait lui enseigner son curé. Bien que le plus jeune, il se classait toujours en tête. Il a dû attendre un an au Grand Séminaire pour être ordonné quand même avec une dispense d'un an. Il a appris le basque sur le tard, grâce à la fine intervention de Monseigneur Saint-Pierre. Il s'est mis à l'allemand parce qu'on avait besoin d'un professeur en attendant l'abbé Serval. Au début, il n'avait que quelques leçons d'avance sur les élèves !

Sa curiosité insatiable ne pouvait qu'attirer la sympathie. Il s'intéressait à tout : à la beauté des paysages, au pittoresque des montagnes, au campement avec les scouts, aux ponts et au génie quand il fut militaire, à la peinture et aux Beaux-Arts à l'Institut Catholique de Toulouse, à la philosophie avec Georges Lacombe qu'il reçut à l'Académie, à la religion juive qu'il dut enseigner à Bayonne à des enfants juifs, aux gaillards de "Lota" amateurs des quatre cents coups ! Il s'est trouvé fréquemment dans des situations inattendues y compris pendant l'occupation allemande. Il s'en est toujours tiré avec calme, sang-froid, un bon sens qui tient du génie mais qui prenait sa source dans l'intelligence du coeur et dans le secret de la prière.

N'ayant jamais connu sa mère, morte quand il était tout petit, il aurait pu devenir un impavide cérébral. Son père aussi a disparu alors qu'il était fort jeune. Il a été frustré de cette affection primordiale, a même organisé une fugue avec son frère, s'échappant de la famille qui l'accueillait parce qu'il avait eu la conviction, en écoutant une conversation, qu'il n'était pas aimé. Il a surmonté la tentation de croire que les gens jouaient la comédie et que les soi-disant dévouements n'étaient que des apparences. Les mal-aimés trouvaient en lui une oreille attentive et un coeur compatissant.

Malingre et peu sportif, la compensation a été l'étude, les livres, la lecture, les vers. Une semonce de celui qui deviendrait Monseigneur Matthieu l'a fortement secoué : « Savez-vous ce qui vous manque à vous ? C'est que vous êtes un critique. Vous voulez tout raisonner. Il n'y a jamais de sentiment dans ce que vous écrivez. Si vous voulez arranger les affaires chez vous, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de devenir un peu plus social. Ce qui vous manque c'est l'expérience de la charité. » Cette algarade fut décisive et marqua un grand tournant. Le grand tournant de la vie de Pierre Lafitte à 22 ans. Mis au pied du mur, il a réalisé qu'il fallait commencer par l'homme, que le coeur était encore plus important que l'intelligence.

La leçon a porté des fruits d'une saveur étonnante. Comme tout le monde à cette époque, il a senti souffler la bise janséniste, y était allergique, beaucoup trop fantaisiste pour pareille rigueur. Il faut commencer par l'homme, surtout par les enfants. Combien de temps passé à faire le catéchisme à Arnéguy et ailleurs, de préférence en basque. Au pays de l'enfance, il se sentait chez lui. Bienheureux les coeurs purs, leur regard porte loin. Pendant les années toulousaines où il cumulait les certificats, il s'est soucié des pauvres, dans des quartiers déshérités nommés Amidonniers. Il y apprit qu'on ne peut pratiquer la vertu sans un minimum de bien-être. Il s'est démené pendant des semaines, lors de la guerre d'Espagne, pour venir en aide à des enfants réfugiés, abandonnés de tous. Un père spirituel se forme à rude école.

Dans toute situation délicate, c'est à lui qu'on pensait. Ainsi, Monsieur Léon, professeur de philosophie, aveugle, auquel il fallait faire la lecture. L'aveugle est venu visiter le lecteur de Toulouse, avec le désir de visiter la ville rose ! Et voilà que l'infirme devine la largeur des rues, la hauteur des immeubles, la proximité des obstacles, simplement en toussant et en sentant. Stupéfaction du guide qui apprend toujours plus que ceux auxquels il rend service. Quand on plonge dans l'aventure, on est récompensé.

Il se lançait ainsi en donnant sans compter et le Seigneur lui rendait au centuple. Cette extrême richesse d'une expérience variée, on la devinait chez lui. Que dire de la connaissance du basque ? Il avait lu toutes les productions jusqu'en 1920, remplissant des paquets de fiches : grammaire, vocabulaire, résumés. Il tirait les auteurs anciens de l'ombre où ils sommeillaient. Il a préfacé quantité d'ouvrages, se complaisant à faire valoir les autres. Ainsi, chaque dirigé aussi était un être à faire valoir, avec ses talents propres à mettre en lumière et à cultiver. Les scouts avaient la réputation d'être souvent des cancre. Parmi ceux qu'il a fréquentés, certains sont devenus amiraux, généraux, députés, docteurs, vicaires généraux. C'est de bons résultats pour ceux qu'on jugeait cancre !

Le journal l'a mis en prise directe avec l'actualité. Rien de tel que la lecture des signes des temps pour se tenir en alerte. Ce fut d'abord *Aintzina*, créé avec des jeunes, en 1934. Mensuel qui a duré trois ans environ. Puis éclata la

guerre : la résistance à l'occupant, les filières pour sauver les Juifs et ceux qui refusaient de servir les Nazis. Époque, plus que jamais, où il fallait se taire et agir, dans un milieu, le Séminaire, où les opinions souvent divergeaient. Quand *Herria* remplaça *Eskualduna*, Pierre Lafitte en prit la tête. Il avait l'âme d'un démocrate et surprenait les conservateurs. La plume devenait acérée au besoin, contre des contradicteurs qui dépassaient les bornes. D'un polémiste venimeux il disait : « C'est bien simple ! Il a été encore plus méchant que moi ! ». Les jeunes apprécient fort ce genre de panache, cette générosité courageuse.

Généreux eux-mêmes, les jeunes aiment rencontrer cette vertu chez leurs maîtres ou conseillers. L'avoir ne comptait pas pour ce spirituel folklorique, même dans l'habillement. Il ne se mettait pas en frais. Heureusement que les Soeurs qui travaillaient au Séminaire avaient l'oeil sur sa mise. Quand elles n'ont plus été là, on a constaté la différence. Ces contingences avaient peu de poids, bien qu'il faille s'habiller quand même. Pour ce qui est de l'élégance, elle manquait à l'appel. Ce détachement complet ne laisse pas indifférent.

Pendant de très longues années, il travailla dans l'ombre. Son Nazareth à lui a duré plus de trente ans. Une conférence sur la littérature basque fit salle comble à Bayonne en 1944. La *Grammaire basque* à ce moment était presque achevée. L'auteur pensait à un tirage modeste de 300. On lui souffla l'idée d'une souscription. 1200 acheteurs qui paient à l'avance ! Inespéré ! Le tirage à 2000 s'écoula rapidement. A partir de ce moment, on venait le consulter de partout. On n'était pas peu fier d'avoir un professeur et un directeur célèbre. Grand spécialiste du basque et lecteur de Pouchkine. Immortel de l'Académie et familier des délinquants, continuant à brader son temps aux quatre vents des demandes.

3. LES FONDATIONS DE LA PERSONNALITÉ

Pierre Lafitte avait quelque chose de fascinant. Un de ces rares êtres en qui domine l'humour. L'humour est un soleil qui transfigure tout, un rideau de lumière entre l'adversité et l'homme, un penchant pour ne pas prendre la bêtise trop au sérieux, un proche parent de l'amour qu'il voile de discrétion, un talent pour détecter ce que la vie a de pittoresque, une agilité de l'esprit qui fuit la banalité. On aime fréquenter ces personnages gais, surtout quand on est jeune et qu'on se plaît à rire.

Il a dit qu'il ne s'était jamais embêté sur la terre parce qu'il adorait la vie. La vie est un alliage de contraires. Pascal parle de "contrariétés". Si on souligne dans l'homme uniquement la grandeur, il devient vaniteux, c'est-à-dire ridicule. Si on met en lumière exclusivement ses faiblesses, on en fait un désespéré. Il faut tenir les deux pour rester dans le vrai.

Notre ami vénéré était détaché du sensible. On l'aurait pris pour un intellectuel pur, tellement adonné aux études, qu'il fut victime à Toulouse d'un cassage de tête. Au Grand Séminaire, il n'allait pas grossir la troupe des lapins de couloir à l'affût de ces feuilles de choux que sont les gazettes. Il travaillait sans cesse dans son bureau austère, protégé par une muraille de livres. Et pourtant, le scoutisme lui a permis de garder le contact avec la nature. Il a escaladé le pic d'Anie, trois ou quatre fois, en l'abordant par Tardets. Que de nuits ont été passées sous les tentes. Il a même observé que plus on grimpeait vers les cimes moins les merles étaient noirs. De sorte que l'expression merle blanc rejoint la réalité !

Il n'a pas fait voeu de pauvreté, mais il l'a pratiquée assidument. Sorte de François d'Assise en plus intellectuel. Point de dépense, sauf le prix d'une place au bus pour se rendre à Bayonne mettre au point *Herria*. Rares soutanes neuves que sans doute les Soeurs lui imposaient, quand le froc élimé criait miséricorde ! Nourriture frugale, car il faut bien manger ! Pourtant, ce pauvre était généreux. La kermesse d'Ustaritz lui fournissait l'occasion de vider son portefeuille. Il se plantait dans un stand, généralement celui du cochon d'Inde et là il jouait, jouait pendant deux heures, redonnant ce qu'il gagnait. Il laissait ainsi à la paroisse une somme rondelette. Exemple de détachement de l'avoir et de soi-même.

L'air était plutôt ascétique. Un visage émacié, une chevelure classique avec la raie sur la gauche. Des lunettes d'écaille perpétuellement de travers. Cependant gai comme un pinson, manifestement heureux de vivre, bien à l'aise dans sa vocation de prêtre qui remontait au très jeunes âge, dont l'éclosion avait surpris chez cet enfant original, différent des autres, que certains trouvaient bizarre, voire incompréhensible.

Un savant de réputation internationale est tout de même un oiseau rare. Un érudit de cette trempe se rencontre rarement. Ce défricheur d'archives et de fonds de bibliothèques a révélé au grand jour pour le Pays Basque du Nord toute une littérature inconnue. Mais c'était un savant qui ne payait pas de mine et trouvait naturel ce qui était extraordinaire. A l'inverse, il cherchait à comprendre ce qui n'étonnait personne. Pourquoi, par exemple, le château près de l'église s'appelait-il "Lota" ? Tout simplement parce que ce mot était un diminutif de "Lolita", nom beaucoup plus gracieux. Il avait gardé la capacité de s'étonner comme les philosophes, les vrais, et les enfants.

Dès la plus tendre enfance il a été fragile. Sa mère fut emportée par la tuberculose. On a longtemps craint qu'il ait contracté la même maladie. Au conseil de révision, à la surprise générale, il fut déclaré bon pour le service ! Le chanoine Narbaitz annonça la nouvelle comme un événement. Cet être souffreteux, qui n'avait que quelques mois à vivre, est devenu octogénaire, jamais malade, travaillant comme il est rare qu'un intellectuel travaille, et même

un paysan labourant son sillon infatigablement. En somme, un maladif très bien portant, toujours prêt à accueillir ceux qui frappaient à sa porte.

On l'a toujours classé parmi les francs-tireurs, les gens vivant en marge, se distinguant des autres, méfiant à l'égard de l'ordre trop confortablement établi et des idées surannées qu'on répète à satiété. Comme le curé d'Ars, il fut créé chanoine. Et comme le saint curé, il négligea les atours de cette dignité. Malgré ces apparences libertaires, il était le plus sérieux des prêtres, d'une conduite irréprochable, fidèle à la prière, au bréviaire notamment, acceptant spontanément les multiples remplacements qu'on sollicitait de lui. Devenu indispensable au titre de remplaçant. Il n'évalait pas sa vie spirituelle intime. Comme pour les mystiques, cela regardait Dieu.

Défenseur passionné de la culture basque, de la langue surtout, des divers dialectes, avec une préférence marquée pour le labourdin. Le basque unifié le laissait perplexe. Sa joie la plus forte au soir de sa vie était de constater que des jeunes nombreux prenaient la relève. Il ne tarissait pas d'éloges au sujet de son successeur à la tête de *Herria*. Cet attachement prononcé pour la culture locale n'empêchait nullement l'ouverture à la culture universelle. Il aimait comparer le basque aux autres langues du monde pour mieux en saisir l'originalité. Dès ses jeunes années, il s'est intéressé à la littérature russe, allemande, espagnole évidemment, anglaise, italienne... Les relations avec les Juifs l'ont initié à l'hébreu. Sa connaissance du latin et du grec valait celle des humanistes de la Renaissance. Il était la preuve vivante que le goût du singulier ouvre à l'universel. Les jeunes Basques aiment Euzkadi, mais ils ne souhaitent pas être coupés du monde.

Voilà un prêtre, apparemment hors norme, nimbé d'une réputation d'originalité, ayant passé parfois, même au Grand Séminaire, pour incompréhensible, voilà le plus prisé des pères spirituels. La vie est paradoxale, faite ainsi de "contrariétés". Peut-être que Pierre Lafitte était un paradoxe vivant. C'est ce qui expliquerait la fécondité prodigieuse de sa vie.

* * *

Cher Père Lafitte, ma pensée et ma prière vous rejoignent très souvent. Grâce au livre de Serge Monier que m'a envoyé dès parution mon ami Pierre Dokhélar, un de vos anciens élèves et collègue comme professeur, un basquisant s'il en est, et en relisant Piarres Lafitte de Xipri Arbelbide, j'ai découvert beaucoup d'épisodes de votre vie. Je vous ai retrouvé vivant à travers ces documents où vous vous livrez sans apprêt. J'ai ainsi mieux compris les raisons de mon admiration et de mon attachement.

Comme tout ce qui vient du coeur, l'admiration était spontanée et première. Les raisons de l'amour viennent toujours ensuite. Elles ont renforcé encore l'affection que vous portait l'adolescent d'Héauritz qui a gardé du collè-

ge un souvenir radieux. Je n'ai jamais cessé de vous rendre visite. La dernière fois, je crois bien, c'était à l'hôpital de Bayonne où l'on vous avait transféré. J'aurais bien préféré vous rencontrer dans votre bureau. Mais il faut un jour quitter cette bonne terre que vous avez aimée et si bien égayée.

Vous savez que je vous dois d'avoir connu le Père de Grandmaison. Vous l'avez retrouvé chez Dieu avec le Père Lhande. L'un est une grand figure de la théologie autour des années 1920. L'autre a laissé un souvenir de son passage à Madagascar. Grâce à vous, les Jésuites n'étaient pas inconnus au Pays Basque. La croix que brandit François Xavier à la proue de son navire continue de bénir la vallée de la Nive.

Je puis vous dire sincèrement, d'ailleurs vous le savez, que je continue à vivre dans la familiarité avec vous. Pour me fournir en nouvelles de notre cher Pays Basque, Pierre Dokhélar et Iratzeder ont pris le relais. Mais la visite à votre bureau d'Ustaritz me manque tout de même. Quand nous nous retrouverons bientôt au paradis, nous poursuivrons sans interruption nos échanges d'autrefois, car vos recherches auront beaucoup avancé. On dit que le paradis consiste à faire ce qu'on aime. Alors, à bientôt, cher Pierre Lafitte ! Nous continuons à communiquer sur les ondes de la prière.

N.B. : Cette communication a été rédigée par un ancien du collège Saint François Xavier, pour le colloque organisé à Ustaritz en l'honneur du Père Pierre Lafitte, le 21 septembre 2001.